L'altérité et les *realia* dans la littérature de voyage : quelle approche ?

Malek Al-Zaum
ISIT – Inalco

Résumé : La traduction, l'altérité et le récit de voyage s'entretiennent un rapport dialogique depuis leurs genèses respectives. Pour mieux comprendre cette interconnexion, il est indispensable de faire appel à la traductologie dans l'analyse du récit. Cette étude met l'accent sur le traitement des *realia* dans le récit de voyage, notamment l'onomastique et les formules d'adresse et de salutation, qui constituent souvent la part de l'altérité dans le récit et forment, tout de même, une résistance à la traduction. L'étude menée sur le récit Kašf al-maḫba' de Fāris a-Sšidyāq (1804-1887) illustre bien ce postulat et montre le rôle important que les realia occupent dans la préservation de l'altérité. Les techniques de traductions, quant à elles, sont de facto celles de l'approche sourcière et remplissent une fonction très précise dans le récit.

Mots clés : récit de voyage, *realia*, traduction, technique, altérité

Abstract : Translation, otherness, and the travelogue have maintained a dialogical relationship since their respective advents. To better understand this interconnection, it is essential to apply translation studies to travelogue analysis. This study focuses on how realia are dealt with in the travelogue – particularly onomastics and forms of address and greetings, which often represent otherness in the narrative, yet present resistance to translation. The study of the narrative of *Kašf al-maḫba'* by Fāris a-Sšidyāq (1804-1887) plainly illustrates this premise and exhibits the important role that realia play in preserving otherness. On the other hand, translation techniques are, in practice, based on a source-oriented approach and fulfill a very precise function in the narrative.

Keywords : travelogue, *realia*, translation, technique, otherness

1 Introduction

Le tournant culturel de la littérature de voyage n'est pas nouveau, et le débat autour de la culture est devenu obsolète face aux nouveaux défis, telles que la transgénéricité littéraire et l'intertextualité, qui occupent massivement la sphère de la recherche. On admet néanmoins que la culture ou plus particulièrement l'interculturel reste un sujet d'actualité du fait de l'incapacité des chercheurs à cerner son spectre qui revêt différentes disciplines. Les recherches autour de la culture en traduction, par exemple, ne cessent de rappeler que le hiatus interculturel, alimenté par un repli culturel, est à l'origine de l'intraduisible. Il n'existe que très peu d'études qui se sont réellement

intéressées à la place que la traduction occupe dans les genres véhiculaires des cultures, comme notamment les œuvres socio-littéraires, autrement dit la littérature de voyage.

Le récit de voyage a toujours été l'un des leviers de communication interculturelle les plus riches entre les différentes aires géoculturelles. Étant perçus comme une traduction de l'autre, ce genre initiatique a, depuis sa naissance, fait de l'altérité son centre d'intérêt. Aussi, l'altérité se trouve-t-elle tantôt acclimatée, tantôt préservée en fonction d'un certain nombre de paradigmes idéologique, historique et littéraire.

Les études autour du récit de voyage mettent l'accent sur l'étranger dont les représentations se manifestent sous forme d'appréciations ou de dépréciations subjectives. Mais le récit dispose aussi d'autres techniques susceptibles de préserver directement ou indirectement la part de l'étranger ou, au contraire, de pratiquer l'annexionnisme. Ce sont les signes ou les reliques lexiculturelles, appelés aussi *realia.*

Si l'écrivain-voyageur tend parfois à gommer certains aspects de l'altérité, les *realia* sont susceptibles de révéler en revanche *a minima* la part de l'autre. C'est pourquoi, il est important de rendre compte du rôle des *realia* dans la préservation ou l'acclimatation de la culture de l'autre et d'en étudier la formation et la distribution dans le récit. Le présent article ne traitera pas toutes ces questions très complexes, car chacune pourrait faire l'objet d'une étude à part entière. En revanche, elle mettra l'accent sur le traitement de quelques catégories de *realia* notamment l'onomastique et les rituels de salutation que nous trouvons systématiquement dans le récit de voyage. Dans notre présente étude, nous nous appuierons sur le récit de voyage *Kašf al-maḫba'* de Fāris a-Sšidyāq (1804-1887).

Considéré comme l'un des pères fondateurs de la littérature arabe moderne, Fāris a-Sšidyāq est un écrivain et traducteur maronite-libanais. Il laisse derrière lui une œuvre riche et variée dont le récit de voyage *Kašf al-maḫba',* dans lequel il dépeint les pays qu'il a parcourus : Malte, la France et l'Angleterre. Dans ledit récit, nombreuses sont les traductions et plus encore les *realia.* À cet égard, la question qui nous interpelle est la suivante :

> *En tant qu'écrivain-traducteur, a-Sšidyāq a-t-il exercé l'annexionnisme ou le protectionnisme de l'altérité ?*

Pour y répondre, nous envisagerons d'abord le récit de voyage en tant que genre à la croisée de plusieurs genres où nichent des cultures. Dans cette optique, le récit devient une traduction, compte tenu du nombre important de traductions qu'il recèle. Nous y interrogerons plus précisément certaines composantes de l'altérité, notamment l'onomastique, ainsi que leurs manifestations dans le récit, tout en mettant l'accent sur les différentes techniques traductionnelles de celles-ci.

2 Le récit comme traduction de l'autre

Bien que cette question semble anodine, il n'est pas inintéressant de resituer le récit de voyage dans son univers. On considère traditionnellement le récit comme un genre littéraire. Protéiforme, le récit est néanmoins un genre complexe où s'entremêlent le

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

réel et le fictionnel, l'Autre et soi, le proche et le lointain, le passé et le présent. La littérature y est sans doute dominante. Cependant sa part se heurte à la rigidité du factuel, à ce que Genette appelle le « *contexte diégétique* »[1].

En littérature de voyage, il est important de distinguer le récit réel et le récit fictif. F. Affergan, quant à lui, en distingue quatre catégories : le récit métonymique (à la recherche de ressemblances), le récit utopique (par synecdoque), le récit métaphorique (confrontation de la ressemblance et de la différence) et le récit de découverte réelle qui appartient au genre référentiel[2]. Il faut par ailleurs distinguer l'univers imaginaire et l'univers réel que l'écrivain s'engage à représenter fidèlement. L'univers réel qui nous importe ici, ne se limite pas aux descriptions encyclopédiques restituées dans le récit, mais s'étend parfois aussi aux échanges, impressions et émotions de l'auteur en confrontant le lecteur à la différence de l'ailleurs.

Le récit *Kašf al-maḥba'* appartient à la quatrième catégorie puisque nous découvrons un discours narratif et explicatif qui recueille des données factuelles de l'Occident, ainsi que des descriptions diégétiques, des souvenirs et impressions sélectionnés dont le discours produit un double effet : un effet dit *uchronique* lié au discours narratif et un effet réel validé par l'écriture, et qui se produit lors de la découverte de l'Autre. Ce récit emprunte, de plus, au récit métaphorique la confrontation de ressemblance et différence.

La traduction ou l'interprétation de l'altérité dans la littérature, si elle n'est pas directe dans le récit de voyage, en constitue néanmoins une caractéristique majeure comme en témoignent les composantes principales du récit. D'après certains traductologues contemporains comme Cordonnier, Bassnett et Lefevre, ou des anthropologues comme Affergan et Husserl, le récit de voyage est une traduction de l'Autre. D'une manière ou d'une autre, la figure de l'Autre ainsi que sa culture et sa langue y sont amplement interprétées ou traduites. Des auteurs comme Normand Doiron, pensent, par exemple, que le voyageur classique est celui qui « *interprète son rapport à l'espace et le traduit pour ses lecteurs en regard de certaines règles qui définiront le voyage et le récit.* »[3]. La perspective de l'interconnexion entre altérité, interprétation et traduction n'apparaît dans l'aire de la traduction et la socio-littérature qu'avec l'émergence d'une réflexion sur la transformation textuelle : désormais décrire ou dépeindre l'altérité se reporte en quelque sorte à sa traduction et son interprétation.

En somme, la traduction de l'Autre dans un récit consiste à restituer sa culture, à interpréter le discours auctorial, à décrire l'état physique et moral des habitants, dépeindre l'espace, et surtout à emprunter en partie le système onomastique et parfois linguistique. En un mot, des éléments épars, ou des puzzles qui permettent de reconstituer l'altérité. Nous verrons à travers le récit *Kašf al-maḥba'* que la traduction métonymique ou métaphorique de l'Autre est largement présente dans le texte sous différentes formes discursives. Dans le récit en question, la traduction de l'altérité littéraire a une double dimension : ethnographique et linguistique. L'écrivain ne cesse

[1] Gérard Genette (1982), *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, p. 66.
[2] Francis Affergan (1987), *Exotisme et altérité,* Paris, Puf, p. 121
[3] Normand Doiron (1988), « L'art de voyager. Pour une définition du récit de voyage à l'époque classique » in *Poétique*, n° 73, p. 98

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

de projeter, de manière subjective, une image contrastive des sociétés visitées, les sociétés française et anglaise, en ayant recours à la comparaison interculturelle, à la traduction au sens premier du terme, ou l'emprunt terminologique.

3 Le traitement des rituels de salutations dans le récit

L'altérité littéraire dans le récit est composée d'un ensemble de signes ou de marqueurs tels que l'onomastique de l'effet de distance, les échanges traduits avec la population locale, les métaphores empruntées, ainsi que les informations et les traces rapportées au sujet du peuple « traduit » dans un contexte historique et littéraire donné. Ces repères constituent la part de l'Autre. Ce que Michel Ballard appelle les culturèmes[4], c'est-à-dire les désignateurs culturels qui appartiennent à une culture quelconque. Elles forment à l'échelle micro-textuelle un système complexe de codes qu'il faut analyser avec soin, celui-ci constituant une traduction directe dite inter-linguistique et interculturelle dans le récit. Les *realia* du récit se divisent *de facto* en deux systèmes : onomastique, lequel est décliné en plusieurs noms propres rappelant l'univers diégétique lointain, comme nous le verrons plus loin, et un autre dit métonymique ou métaphorique calqué ou interprété.

La traduction chez Fāris a-Sšidyāq se manifeste en effet sous différentes formes : littérale (calque), report simple ou report assorti d'une explication du sens et acclimatation en faveur du sens. Dans le chapitre intitulé « La langue des Anglais et leurs bibliothèques », a-Sšidyāq, traducteur et philologue, fait part au lecteur de ses observations sur la langue anglaise en lui offrant en même temps un espace de découverte linguistique, comme nous pouvons le comprendre dans cet exemple :

> "إن تحيتهم في الصباح هي أنْ يقولوا صباح طيب ، وفي المساء مساء طيب ، ثم يردفونها بقولهم" هاو دو يو دو "و ترجمتها "كيف تعملون أنتم تعملون؟ " وهي سمة تنبئ عن مزيد ميلهم وتوقانهم إلى العمل ، حتى إنه يوجد في لغتهم عشرة ألفاظ مرادف العمل ، وهو أكثر ما عندهم من المترادف"[5]

> « Pour leur salutation, au matin, ils (les Anglais) disent « bon matin » et au soir « bon soir » Ils rajoutent ensuite « How do you do ? » qui signifie « comment vous faites, vous faites ? ». Cette expression est une caractéristique de l'intérêt croissant et sacré qu'ils accordent au travail. Dans leur langue, il existe même dix synonymes pour exprimer le sens du travail. Mais, il n'existe pas plus que cela en termes de synonymie. »[6]

Par souci de préserver l'altérité, ainsi que d'alléger la charge du lecteur à aller rechercher les équivalents, le voyageur semble privilégier la traduction littérale. Cet extrait présente des lieux de traduction directe ou indirecte. On remarque en effet que l'auteur jongle avec les techniques de traduction, tout en invitant implicitement son lecteur à activer son imagination ou son capital cognitif. Il rapporte seulement la traduction littérale de la formule de salutation en anglais sans y subordonner l'original « ṣabāḥ

[4] Michel Ballard (2001), Le nom propre en traduction : anglais français, Gap, Paris, Ophrys.
[5] Faris A-Sšidyāq (1866), *Kašf al-maḫba'*, Le Caire, édition Dar al-Kitab al-Masri, pp. 133-134.
[6] Traduction effectuée par nous-même, aussi bien pour cet extrait que tous les extraits qui suivront.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

ṭayyib et masā' tayyib ». Reste au lecteur donc de s'imaginer l'original, c'est-à-dire « Good morning ou good evening ». Néanmoins, pour le contexte historique du XIX^{e} siècle, seule l'élite syro-libanaise avait accès aux livres et connaissait, ou, du moins, avait entendu ces formules de salutation du fait du contact anglo-arabe, en marge de l'Empire Ottoman. On aurait du mal à imaginer comment le peuple du commun pouvait avoir accès à ces connaissances.

A-Sšidyāq a par ailleurs recours au report assorti de traduction littérale dans son traitement de la question posée par les Anglais sur la manière de l'état de santé :

"ثم يردفونها بقولهم "هاو دو يو دو" وترجمتها " كيف تعملون أنتم تعملون؟"[7]

> « Ils rajoutent ensuite « How do you do ? » qui signifie « comment vous faites, vous faites ? ».

Ceci, soulignons-le, sans tenir compte du fait que le premier verbe "do" est un auxiliaire dont se sert la langue anglaise dans ses formes interrogatives et négatives.

Il est de coutume chez a-Sšidyāq d'avoir recours au report des *realia* assorties d'explicitation du sens. Dans cet extrait, il s'agit plutôt d'une interrogation « *How do you do ?* » translittérée en arabe et accompagnée d'une traduction littérale. Cette technique révèle par conséquent l'intérêt de l'auteur pour *la lettre*[8]. Du point de vue pragmatique, le résultat en arabe ne donne aucun sens. Or, il faudrait préciser ici que ce n'est pas sans raison, semble-t-il, qu'il procède de la sorte. Le philologue qui est a-Sšidyā, semble avoir expressément voulu faire montre de la particularité linguistique de chaque langue, tout en comparant les langues entre elles, l'anglais, le français et l'arabe. Car, pour la langue française, l'écrivain-philologue observe un phénomène linguistique comparable à celui de l'anglais, tout en utilisant bien sûr les mêmes techniques. Examinons l'exemple suivant :

"فأما عند الفرنسيين فاستعماله إنما هو في مخاطبة الإدلال، كأن يكلم المحب محبوبته أو الوالد ولده، وتحية هؤلاء بعد صباح الخير "كيف أنتم تحملون أنفسكم؟" وكلتا التحيتين لا معنى لهما، كما قال فليتر."[9]

> « Les Français, quant à eux, utilisent le tutoiement dans les relations intimes, comme entre les amoureux ou le père avec son fils. Leur salutation après bonjour « Comment vous portez-vous ? ». Ces deux salutations n'ont pas de sens, comme le souligne Voltaire. »

Pour les rituels de salutation de la langue française, l'auteur utilise plusieurs techniques de traduction, sans se soucier de rappeler l'original comme il l'a partiellement fait avec l'anglais. Grâce à l'équivalence, il donne primat au sens quant à la première

[7] Faris A-Sšidyāq (1866) , Op.Cit p.134.
[8] Antoine Berman (1999), *La traductologie et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil
[9] *Op.cit.* A- Sšidyāq, p. 133-4

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

formule « *ṣabāḥ al-ḫayir* », alors que l'original de la seconde expression, traduite littéralement, n'est pas fourni. On présume que l'absence de l'original face à la traduction s'explique encore une fois par les mêmes raisons que pour l'anglais, autrement dit, la familiarisation de l'élite syro-libanaise avec ces expressions. Tout comme pour l'anglais, la traduction arabe de la seconde expression « comment vous portez-vous ? » aboutit au non-sens. Dans sa démarche contrastive, l'écrivain semble vouloir prouver que les *realia* appartenant aux rituels discursifs ne s'expliquent pas par la simple traduction littérale, même si dans certains cas, il en est des coïncidences de correspondance, car le sens recherché se situe quelque part derrière l'expression idiomatique. Cela nous renvoie à la métaphore herméneutique de « l'écorce et le noyau »[10], utilisée pour expliquer le processus de formation du sens « noyau » à travers les mots « l'écorce ». Il ne faut pas non plus écarter la thèse selon laquelle l'auteur a intentionnellement procédé à telle traduction pour souligner la supériorité linguistique. Par ailleurs, il est indispensable de noter qu'A-Sšidyā n'assume pas le jugement selon lequel « *Ces deux salutations n'ont pas de sens »,* mais il l'attribue clairement à Voltaire « *comme le souligne Voltaire. »*[11]. Dans sa réflexion autour des expressions idiomatiques – en lien notamment avec les rituels de salutation et la manière ou l'état de santé dans les deux langues (français et anglais) – a-Sšidyāq cherche à expliquer que l'expression figée, qui relève du fait culturel, n'est pas littéralement traduisible, dans la mesure où l'ajustement lexical ou la distribution grammaticale d'une part, et la signification des mots non actualisé du fait de la polysémie lexico-sémantique d'autre part, desservent la traduction. Dans ce cas de figure, ne vaut-il pas mieux tenir compte plutôt de l'usage de la société que des correspondances lexicales ?

Il est regrettable que l'écrivain n'ait pas pensé à transmettre en arabe l'équivalent intersémiotique ou sémantique de ces expressions. Aussi, aurait-il pu éclairer son lecteur sur le sens caché derrière les formules de salutation en français et en anglais. Sa démarche, extrêmement marquée par l'approche sourcière, semble trahir le sens au profit de la forme, ainsi que de sa thèse de la supériorité linguistique.

L'accommodation interlinguistique – terme emprunté à l'approche pragmatique de la linguistique – qu'a-Sšidyā a esquivée, suscitera plus tard, vers la fin du XX^{e} siècle l'intérêt des linguistes au regard desquels ce terme se situe à l'interface de la sémantique et de la pragmatique[12]. Ce terme se révélera pertinent aussi pour les traductologues pour lesquels le discours ne peut pas échapper à « *l'invariabilité de la syntaxe »* qui « *constitue un rempart contre l'anormalité, pour le Même, du discours de l'Autre et sert de prétexte à l'intraduisibilité, donc à l'adaptation* »[13] (Cordonnier, 95 : 17). D'après Inês Oseki-dépré, se référant à Cicéron et à Saint-Jérôme, la devise du traducteur est de « *peser les mots et non pas les compter* »[14], ce qui donne une grande liberté à la traduction idiomatique. D'après elle, la qualité de chaque traduction dépend du talent de l'écrivain et du traducteur. Cette devise se rapproche sémantiquement de

[10] Gottlob Frege (1971), Sens et Dénotation [traduction française de C. Imbert], in. Frege. *Écrits Logiques et Philosophiques*. Paris, Seuil, p. 110.

[11] *Op. cit. a-Sšidyā, p. 134*

[12] David Lewis (1979), « Scorekeeping in a Language Game », in. *Journal of Philosophical Logic* 8

[13] Jean-Louis Cordonnier (1995), *Traduction et culture*, Paris, Didier, Crédit., p. 17

[14] Inês Oseki-Dépré (1999), *Théorie et pratiques de la Traduction littéraire en France*, Paris, Armand Colin, p. 13.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

l'herméneutique traductionnelle et de la Théorie du sens, et met en cause le principe de correspondance pour instaurer l'équivalence comme critère de pertinence.

4 L'onomastique : lieux de résistance et garants de l'altérité

L'effet de proximité[15] dans le récit s'articule autour des données factuelles, tels que les noms et leurs référents culturels ainsi que leurs connotations. Le nom propre est en effet une « *caractéristique de l'écriture du voyage* »[16] d'après Magri-Mourgus, pour laquelle aussi, l'onomastique accentue l'étrangéité dans le récit et le rend plus manifeste. En effet, il y a lieu de remarquer que l'onomastique du monde diégétique du récit *Kašf al-maḥba'* est protéiforme : noms propres (toponymes, anthroponymes), noms de collectivité (groupe ou institution), nom d'entités culturelles (œuvres littéraires, musicales), noms d'événements, etc. Ces noms – étrangers à la langue arabe et familiers à l'univers diégétique source – constituent en partie l'effet de distance. Le système onomastique paraît si complexe que, sans la traduction ou l'intervention de l'auteur, il serait passé soit inaperçu, soit pour une source de malentendu et de rejet, au goût du lectorat arabe intéressé.

Chez a-Sšidyāq, la technique du report simple du système onomastique de l'altérité s'inscrit dans le courant du décentrement postromantique. Dans un souci de clarté, cette technique peut être parfois développée par une explicitation en arabe dont la fonction est la désambiguïsation sémantique. Aussi, l'effet de distance est-il amorti.

Dans le premier chapitre consacré à la description de son itinéraire, le voyageur fait mention de la monture traditionnelle en France. Il rapporte alors ce qui suit :

"ثم سافرنا منها في الساعة الرابعة يوم الثلاثاء في حافلة المجد المعروفة بالدليجانس"[17]

> « Nous quittâmes ensuite la ville mardi à quatre heures (de l'après-midi) et prîmes place dans la voiture de gloire connue sous le nom de "Diligence" ».

Contrairement à toute attente, ce report n'est pas assorti d'une explicitation sémantique. On apprend simplement que « la diligence », cette voiture d'attelage qui a connu un grand succès dans la première moitié du XIX^{e} siècle, est surnommée « la Voiture de Gloire ». On en compte plusieurs occurrences dans le récit. L'écrivain ne livre pas le secret qui se profilait derrière cette dénomination métonymique. Le terme « diligence », qui signifie « promptitude, rapidité dans l'exécution »[18] est attribué à cette monture qui portait bien son nom de son temps. Nous remarquons néanmoins que ce terme, ayant subi un glissement sémantique, a par conséquent perdu son sens premier et a acquis un nouveau sens socio-économique, celui de la voiture dans ce contexte particulier.

[15] Geneviève Roux-Faucard (2008), *Poétique du récit traduit*, Paris, L. M. minard, coll. Cahiers Champollion, p. 109

[16] Véronique Magri- Mourgus (2007), L'écrivain-voyageur au XIX^{e} siècle : du récit au parcours initiatique. P. Euzière. in *Tourisme, voyages et littérature*, Cahiers Festival transméditerranéen, p. 59.

[17] *Op.cit.*, a-Sšidyāq, p.16

[18] Dictionnaire de français Larousse, « diligence », [en ligne] : https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/diligence/25572, consulté le 29/08/2020

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

La seconde technique chez a-Sšidyāq consiste à assortir le report d'une explication sémantique. Examinons cet exemple extrait du chapitre consacré aux descriptions de la langue anglaise :

"ويكثرون من ذكر الشيطان في حالة التعجب والاستفهام فيقولون "أين الشيطان كنت؟" ويضيفون لفظة "مان" بمعنى الرجل إلى كل شيء فيقولن للسقاء "واطرمان" أي رجل الماء""[19]

> « Ils utilisent trop le mot "diable" en cas d'exclamation et d'interrogation. Ils disent par exemple "Diable ! Où tu étais ?". Ils ajoutent partout le mot "man", c'est-à-dire homme. Ils disent par exemple à la personne qui sert à boire de l'eau "Waterman", c'est-à-dire, le porteur de l'eau ».

Cet extrait explique encore une fois la démarche *étrangéisante* de l'écrivain dans son approche philologique. Concentrons-nous d'abord sur la deuxième partie de la phrase, plus précisément sur le terme « man ». Grâce à la pragmatique en sociolinguistique, on parvient fort heureusement à comprendre cette association terminologique car en fait, la solution proposée par a-Sšidyāq ne fait que brouiller l'emprunt et charger la traduction d'interférence (calque) contreproductive. L'auteur n'a pas cherché à résoudre l'origine de la collocation terminologique entre « water » et « man » qui donne lieu évidemment au nom du métier « porteur d'eau » comme il l'explique lui-même. A-Sšidyāq s'est en revanche contenté de translittérer le terme en arabe, tout en en proposant deux traductions : l'une pragmatique et l'autre littérale. Chacune a une fonction : la traduction pragmatique – par le biais d'équivalent dans la culture cible – favorise davantage l'usage et facilite assurément la compréhension, alors que la traduction littérale lui permet d'expliquer grammaticalement cet exemple *via* un schéma morphosyntaxique (par l'annexion ou le complément de nom).

S'agissant de la première partie de l'extrait, celle-ci comporte une autre traduction littérale dont l'original est à rechercher dans le parler anglais « Where the devil were you ? ». C'est encore une fois l'approche linguistique qui est à l'œuvre ici. Le terme « diable », incorporé dans un énoncé interrogatif du quotidien, fait partie des marqueurs du discours. Il s'agit évidemment d'un juron qui remplit une fonction discursive précise en langue anglaise. On sait que les jurons sont très largement répandus dans le parler familier. Ils expriment une violence énonciative dans le discours et forment une classe fonctionnellement très hétérogène, à laquelle s'est intéressée la recherche pragmatique. Ils sont souvent composés d'interjections et de locutions figées[20]. Pour Benveniste[21], ces marqueurs sont la manifestation d'une décharge émotive.

Par cette traduction littérale, l'écrivain tente de reproduire chez son lecteur un effet d'étrangéité qu'il avait peut-être eu, lui-même, quand il l'avait entendu pour la première fois. Encore une fois, le traducteur-philologue a intentionnellement manqué le but pragmatique au détriment d'un supposé e tout simplement linguistico-culturelle. La traduction littérale produit un double effet d'étrangéité, à la fois littéraire et

[19] *Op.cit.*, a-Sšidyāq, p.135

[20] Martina Drescher (2004), « Jurons et hétérogénéité énonciative », in. *Travaux de linguistique,* p. 2

[21] Émile Benveniste (1974), « La blasphémie et l'euphémie », in. *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard, p. 256

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

linguistico-pragmatique. Cette traduction a beau être fidèle à la forme, elle a notamment manqué à la clarté sémantico-pragmatique qui devrait rendre ce juron naturel dans son élément linguistico-culturel.

5 Le toponyme

Les toponymes, quant à eux, permettent d'esquisser tout un micro-contexte géoculturel et une conception de la réalité perçue ou reçue, contraignant le lecteur à mobiliser des connaissances historico-sociales sur le pays visité.

Le récit *Kašf al-maḥba'* s'engorge de toponymes dont les techniques de transpositions ne diffèrent pas des précédentes. Face à l'espace, le philologue et traducteur a-Sšidyāq préfère d'emblée le report simple ou assorti d'explication de sens. Arrivé à Paris, le voyageur s'émerveille devant cette cité, ses architectures, ses monuments et ses institutions. Pour dépeindre la ville, il a recours à un guide en anglais, celui de Galignani, intitulé *Galignani's New Paris Guide*[22]. Ce guide aidera l'auteur à faire face au passé complexe de la France. Pour ses lecteurs, l'intertextualité rend ainsi ses connaissances authentiques, riches et vérifiables. Étudions cet exemple :

"وقال غالنياني في كتابه الذي سمّاه المرشد إلى باريس - طبع في سنة 1844 (...) " فأنشأ السور وأتم الأزج أو القنطرة المسماة "أرك دو تريونف" ونصب تمثال نابوليون مرة أخرى على عمود فندوم"[23]

> « Galignani rapporte dans son livre intitulé "Le Guide vers Paris" - imprimé en 1844, ceci (…). « Il fit construire le mur et acheva l'arc (bâti rectangulaire), appelé "Arc de Triomphe". Il fit redresser à nouveau la statue de Napoléon à côté de la Stèle Vendôme ».

Évoquant le roi Louis Philippe, qui a fait construire un certain nombre de monuments historiques, a-Sšidyāq a littéralement reporté le terme « l'Arc de Triomphe » précédé d'une incrémentialisation « un bâti rectangulaire » permettant d'actualiser et d'associer le nom à son contexte socio-historique. Cette cheville explicative s'impose ici afin d'établir un certain équilibre pragmatique sans lequel l'écrivain risque de trahir la confiance de son lecteur, d'un côté, et pour actualiser et valider l'espace décrit de l'univers diégétique, de l'autre.

La technique de report simple avec adaptation morphologique, ou calque, est également employée dans l'extrait suivant :

"وفي سنة 1953 شرع في بناء "هوتيل دوفيل" (...) وفي سنة 1563 أنشئ التوليري"[24]

> « En 1533, il entreprit de faire édifier "l'Hôtel de ville" (…). En 1563, il fit édifier les Tuileries ».

[22] Galignani, *New Paris Guide*, 1844-1846, éd. Galignani, Imp. Chapelet, Paris
[23] *Op.cit.*, a-Sšidyāq, p.281
[24] *Ibid.*, 282

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

Il s'agit de Louis XI, d'après le guide de Galignani auquel l'écrivain se réfère pour rapporter cette réalité historique. Mais alors pourquoi les significations de ces toponymes ne sont-elles pas rappelées ? Est-ce parce que la traduction peut s'avérer périlleuse ? Étant donné l'écart culturel qui sépare les deux aires géographiques (arabe et anglaise), la traduction de ces marqueurs ne risquerait-elle pas de brouiller les repères spatiotemporels chez le lecteur ? Néanmoins, l'« Hôtel de Ville » méritait quand même une explicitation, car il s'agit à notre sens d'une institution importante qui a sa place dans l'histoire du pays. L'absence d'explication sémantique ou d'équivalent pragmatique, exige beaucoup plus d'effort de la part du lecteur intéressé à comprendre l'Autre à travers les *realia* afférentes, risquant ainsi de rendre la lecture du texte cible moins agréable.

6 Conclusion

A-Sšidyāq, voyageur, traducteur et philologue consacre un chapitre de son récit à décrire la langue des pays de Galles. Les exemples tirés sont souvent accompagnés de traductions dont la présente étude a analysé quelques extraits. En tant que philologue, a-Sšidyāq a voulu illustrer sa description linguistique des deux langues, anglaise et française. Il a écarté d'emblée l'usage des caractères latins et s'est contenté de translittérer quelques expressions en arabe. Dans cette étude, nous avons sélectionné des exemples traduits, et d'autres simplement reportés, dans le but de vérifier l'approche du traducteur-voyageur. Du fait d'innombrables occurrences dans le texte, nous nous sommes concentré spécifiquement sur la traduction des rituels de salutation, d'une part, et sur le report de l'onomastique (noms d'objet et de métier et le toponyme), d'autre part. Les analyses de quelques extraits de son texte ont montré que l'écrivain avait une stratégie de traduction orientée vers la source afin de préserver l'étrangéité linguistique. C'est pourquoi, les techniques de traduction employées sont centrées sur celles de l'approche sourcière : la traduction littérale en l'absence de l'original, la traduction littérale sous-jacente de l'original – en ce qui concerne les formules de salutation – le report simplement translitéré en arabe, le report assorti d'une traduction littérale et le report assorti d'une explicitation sémantico-pragmatique. Les toponymes ont été souvent explicités pour des raisons rhétoriques d'une part, et pour atténuer l'effet de distance que produit le texte de l'autre, alors que les noms des objets et ceux des métiers ont été traduits pour des raisons pragmatiques.

Grâce à ces techniques traductionnelles, le lecteur peut désormais accéder à certaines *realia* sans redoubler d'effort, sauf quand il s'agit de rechercher l'original en langue source ou le sens de certains reports non assortis d'explicitation. L'intervention de l'écrivain a permis d'établir des ponts entre l'altérité et la culture d'accueil, directement par le biais de la traduction et l'explicitation ou indirectement par la comparaison linguistique et culturelle.

L'enjeu de ces techniques est double : traduire sans trahir les implicites culturels ou les conserver pour préserver l'altérité. Lorsqu'ils sont significatifs, a-Sšidyāq choisit souvent de les traduire ou les expliciter en arabe. Toutefois, nous avons remarqué que ces techniques (report et traduction littérale) relevant de la traduction sourcière, ne suivaient pas un plan précis. Elles donnent l'air d'être aléatoires du fait qu'elles

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

ne s'appliquaient pas systématiquement sur toutes les unités des mêmes catégories nominales. Enfin, le texte d'a-Sšidyāq recouvre d'autres types de traductions, telles que les citations, la traduction intralinguistique et l'intertextualité, que nous n'avons pas pu traiter ici, mais qui feront l'objet de recherches ultérieures.

Références bibliographiques

AFFERGAN Francis (1987), *Exotisme et altérité,* Paris, Puf, coll. Sociologie d'aujourd'hui.

A-SSIDYAQ Faris (1866), *Kašf al-maḫba'*, Le Caire, édition Dar al-Kitab al-Masri.

BALLARD Michel (2001), *Le nom propre en traductio : anglais´français*, Gap, Paris, Ophrys.

BASSNETT Susan, LEFEVERE André (2000), *Constructing cultures*, Shanghai, Shanghai Editions Channel View.

BENVENISTE Émile (1974), « La blasphémie et l'euphémie », in. *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard, p. 254-257.

BERMAN Antoine (1999), *La traductologie et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil.

CORDONNIER Jean-Louis (1995), *Traduction et culture*, Paris, Didier, Crédit.

DOIRON Normand (1988), « L'art de voyager. Pour une définition du récit de voyage à l'époque classique » in *Poétique*, n° 73, p. (83-108).

DICTIONNAIRE de français Larousse, en ligne] : https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/diligence/25572

FREGE Gottlob (1971), Sens et Dénotation [traduction française de C. Imbert], in. Frege. *Écrits Logiques et Philosophiques*. Paris, Seuil (102-126) p.

GENETTE Gérard (1982), *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil.

HUSSERL Edmund (1965), *Logique formelle, et logique transcendantale*, Paris, Puf.

LAROUSSE, dictionnaire de langue française (dictionnaire en ligne).

LE GUIDE DE GALIGNANI (1846), *Galignani's New Paris Guide : Or, Stranger's Companion Through the French*, Paris, edition Galignani. Haut du formulaire

LEWIS David (1979), « Scorekeeping in a Language Game », in. *Journal of Philosophical Logic* 8, p. 339-359.

MAGRI-MOURGUES Véronique (2007), L'écrivain-voyageur au XIX^{e} siècle : du récit au parcours initiatique. P. Euzière. in *Tourisme, voyages et littérature*, Cahiers Festival transméditerranéen, p. (43-54).

MAGRI-MOURGUES Véronique (2009), *Le voyage à pas comptés : Pour une poétique du récit de voyage au XIX^{e} siècle*, Paris, Honoré Champion.

DRESCHER Martina (2004), « Jurons et hétérogénéité énonciative », in. *Travaux de linguistique* (n° 49), p. 19-37.

OSEKI-DEPRE Inês (1999), *Théories et pratiques de la Traduction littéraire*, Paris, Armand Colin.

ROUX-FAUCARD Geneviève (2008), *Poétique du récit traduit*, Paris, L. M. minard, coll. Cahiers Champollion.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508